

## L'ORIENTALISME ET APRÈS ?

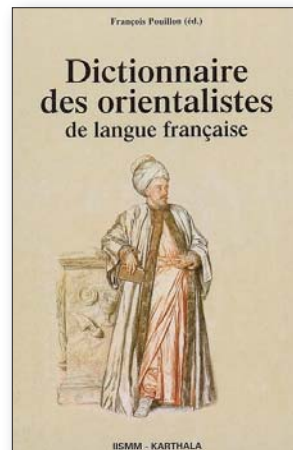
« Le débat sur l'orientalisme fut lancé, il y a quasiment un demi-siècle, avec l'ère des décolonisations. Il est temps de prendre la mesure, historique, d'un procès qui a surtout consisté à se demander si, sous ses différentes formes (littéraire, plastique, linguistique, architecturale, culturelle), ce champ de curiosité et d'érudition, ce registre d'activité créatrice, étaient fondamentalement inféodés à une entreprise de domination de l'Occident, dont la forme suprême devait s'incarner dans le colonialisme » (Pouillon & Vatin, 2010).

Ce séminaire organisé à l'IRMC le 25 février 2011, s'inscrivait dans la recherche critique, impulsée par François Pouillon, sur la question de l'orientalisme vu du Sud. L'idée en était de montrer que l'orientalisme ne renvoie pas uniquement à des démarches occidentales ou métropolitaines, et d'analyser alors « la manière dont les acteurs du Sud se sont réappropriés, fut-ce après une critique radicale, les différentes versions (savantes ou culturelles) de l'orientalisme ».

Cette séance animée par François Pouillon, rassemblait des chercheurs tunisiens, en vue de la préparation du colloque *L'orientalisme et après ? Médiations, appropriations, contestations*, qui se tiendra à Paris les 15, 16 et 17 juin 2011. Les participants ont évoqué les différents cas de figure d'un même processus de construction d'un savoir sur l'Orient, puis sa réception et sa réappropriation par celui qui en est l'objet, et la production d'un autre savoir, comme un orientalisme retraduit, voire réorientalisé, par l'indigène.

**De la construction de l'orientalisme à sa réception indigène.** Les propositions sur ce thème renvoient plutôt à l'analyse de la construction d'un savoir orientaliste utile et repris par l'indigène. Dans cette perspective, Alain Messaoudi (EHESS, Paris) propose de se pencher sur les usages et enseignements de l'orientalisme savant, à propos de l'Encyclopédie de l'Islam, s'intéressant ainsi au processus de la transmission des orientalistes et de leurs élèves. Sihem Missaoui (Université de la Manouba) a souhaité traiter de la présence des premiers islamologues dans l'enseignement et la recherche universitaire, et voir comment des articles dits « orientalistes » passent dans les encyclopédies, « mais avec des fautes ou erreurs ». Ce qui y est dit sur l'Islam et sur ses usages peut-être récusé ou considéré comme idéologique. Se pose alors la question de l'efficacité de cette information pour des musulmans de culture arabe. Comme l'a rappelé François Pouillon, les intellectuels chinois estiment pour leur part que le travail effectué par les grammairiens orientalistes est sans grande utilité pour eux. Ce n'est pas le cas des grammairiens arabes, qui ont souvent repris les cadres et instruments de la grammaire élaborés sur leur langue par les occidentaux. Il y a ici l'idée d'une réappropriation positive du fait que les travaux des orientalistes ont pu enrichir les approches des grammairiens arabes, connivence résultant sans doute d'un

recours commun aux concepts et formalisations aristotéliennes. Autre réappropriation positive, celle que des intellectuels indigènes peuvent réaliser sur l'analyse des cultures et traditions populaires du Maghreb, souvent méprisées par la tradition savante, mais initiées par les orientalistes. C'est le cas, par exemple avec le recueil du patrimoine musical produit par le baron d'Erlanger et ses informateurs. Selon Ahmed Khoudja (Université de Tunis), ces traditions, jusqu'alors marginalisées dans la culture arabe, ont ainsi été promues par les folkloristes pour les intéressés eux-mêmes. Quelle est l'histoire de cette patrimonialisation : comment cette culture orale a-t-elle été récoltée et auprès de quels informateurs, puis transcrite et traduite ? Quels ont été les enjeux politiques et contextuels de ce savoir colonial à la fois refusé (ou récusé) et pourtant utilement repris durant la période des indépendances ?



D'autres travaux ont abordé la question de l'orientalisme du point de vue du projet de rapprochement avec les intellectuels locaux, qui en sous tend la réception. Pour Clémentine Gutron (EHESS, Paris), il s'agirait, pour illustrer la mise en place du mythe national, d'étudier la production allogène d'une archéologie nationale. Elle s'intéresse notamment à la figure de Paul-Albert Février, militant de la décolonisation, constructeur de la pré-indépendance algérienne et bâtisseur des idées d'un Orient nouveau à l'ombre des Etats nations. Pour Youssef Cherif (Université de Tunis) il faudrait enquêter à Columbia au centre des études pour la Palestine, dépositaire des travaux sur Edward Said, pour un état des lieux de l'influence de cet auteur-phare, de l'histoire institutionnelle des « post-colonial studies », et du projet idéologique qui les structurent.

**Réception indigène et reconstruction de l'orientalisme.** D'autres analyses nous confrontent à une réappropriation plus conflictuelle. C'est ainsi que Mouldi Lhamar (Université de Tunis) a proposé une réflexion sur « L'orientalisme en Libye : un savoir colonial indigène ? » Le projet est de réexaminer la manière dont les intellectuels libyens ont reçu les études orientalistes sur la colonisation - le grand corpus de De Agostini sur les tribus libyennes - et comment ils peuvent les utiliser pour réécrire la « vraie histoire » de leur pays. Ils remettent en cause tout d'abord les modes de recueil et la véracité de certaines informations qui n'auraient « pas été données correctement par la société locale ». Ils posent par la suite la question de ce que les orientalistes ont fait avec ces informations, ce qui pose problème moins de l'information elle-même que la manière dont elle est traitée et interprétée. Parfois, le traducteur reprend des informations de la source orientaliste et en change les entrées. Parfois aussi, « des choses ne sont pas traduites parce que considérées comme non-conformes ». L'ensemble de ces opérations marque la capacité de réappropriation et de rétablissement du traducteur face à ce qu'il estime être une « dérive orientaliste ». Ce qui soulève la question du droit de l'indigène à contester la réception orientaliste, mais aussi sa capacité à la reconstruire. Dans le même sens, Khaled Kchir (Université de Tunis) entend travailler sur le livre de l'érudit allemand, Welhausen, dont le texte (1924) sur l'histoire du prophète a été traduit en arabe dans les années 1950. Le traducteur utilise alors les notes de bas de page comme lieu de restitution de sa parole, rétablissant les choses comme il les conçoit et selon sa vision d'un pieux musulman. Dans ces différents exemples, le champ de l'orientalisme est limité par ce qui peut se reconfigurer en arabe. Dans son mouvement de réappropriation par l'individu, l'orientalisme est l'objet d'une rectification et d'une conversion ou correction de l'information captée dans celle reconstruite par le traducteur.

**De la co-construction orientaliste à la réorientation.** Il s'agit là de montrer comment l'indigène construit sa propre conscience et identité, indépendamment de la construction qu'en fait l'autre, mais non sans quelque intervention extérieure de sa part puisque cela consiste souvent à en reprendre les productions. Comment se co-construisent les identités collectives après l'orientalisme ? Mercedes Volait (CNRS,

Paris) va analyser le projet artistique ou de société qui sous tendrait et regrouperait sur le marché de l'art orientaliste, les achats des collectionneurs du monde arabe à destination de leur société. De son côté Nabiha Jerhad (Université de la Manouba) montre, dans le cas du discours publicitaire et de l'image touristique, comment le décolonisé devient sujet et non plus seulement objet du discours, en proposant au touriste sa propre image. Quelle image le tourisme national vait-il restituer au touriste tunisien ou à l'autochtone qui regarde son propre patrimoine ? Est-elle médiatisée par des sources et images produites ailleurs ? Ou est-elle conforme à sa propre représentation de soi (mais n'est-ce pas déjà une représentation médiatisée) ? Il s'agirait là, de voir comment l'orientalisme savant ou folklorique se réorientalise dans les échanges au quotidien (publicitaires, commerciaux) en relation avec l'indigène lui-même.

C'est d'une telle « réorientation » qu'ont parlé plusieurs autres intervenants. A ce titre, Charlotte Jéliidi (IRMC) souligne des formes d'une « surerlangidisation » de Sidi Bou Saïd, en référence au Baron d'Erlanger qui, contrairement à l'idée reçue, n'aurait pas imposé par texte de loi le bleu

des boiseries de ce village. De son côté, Kmar Bendana (Université La Manouba) a placé ce processus de réorientation sur un terrain « Sud/Sud », en retraçant l'itinéraire d'Abdellaziz Talbi qui a réincorporé une culture orientaliste dans son combat politique puis intellectuel. Pur arabophone, sans accès direct aux langues européennes, il a utilisé les orientalistes traduits en arabe, intégrant aussi de nouveaux outils fournis pas la sciences européenne (historiographie, psychosociologie etc...) notamment sur l'écriture de la vie du prophète. Il est ainsi montré que l'orientalisme s'est diffusé et réincorporé dans les milieux arabes même quand ils n'y étaient pas convertis.

Dans le même souci de sortir de la dichotomie orientaliste/indigène, et de rechercher les espaces de négociation où les deux se rencontrent, Abdelhamid Hénia (Université de Tunis) montre que les orientalistes n'ont pas construit leur savoir juridique avec des informateurs qui n'auraient été que des aides et auxiliaires externes. Il donne l'exemple d'un savoir colonial juridico foncier qui a été créé avec la colonisation. Il explique que cette science dite « coloniale » constitue elle-même le produit d'une co-construction interactive entre les juristes

français et tunisiens, une alliance entre ces deux élites qui ont construit un savoir juridico-financier dans leur double intérêt. Ils ont alors réagencé, en les reformulant et en les métissant, à la fois les concepts fonciers du droit romain et de la pratique juridique tunisienne. De la même manière, les Turcs, du temps de l'empire ottoman avaient marié entre eux les droits hanéfite et le malékite pour créer une juridiction foncière avantageuse pour les citoyens. Une telle approche conduirait, selon le souligne Hénia, à « banaliser » l'idée d'orientalisme, en montrant que le changement ne se réduit jamais à la seule intervention de facteurs extérieurs venant gommer toute participation des acteurs locaux.

Enfin, les différentes participations à ce séminaire ont bien montré à quel point ces analyses du décalage entre le discours des orientalistes et leur réappropriation ou rectification par les indigènes viennent enrichir la question de l'écriture de l'histoire et la perspective historiographique dans sa forme transcendante de « projet de moi vers l'autre » selon les formules du philosophe Husserl.

Pierre-Noël DENIEUIL

## JEUNESSE ET VIOLENCE SCOLAIRE AU MAGHREB

JOURNÉES D'ÉTUDES - Tunis - 8 et 9 mars 2011

C'est sur cette thématique, très souvent d'actualité dans les médias, que se sont retrouvés à Tunis les 8 et 9 mars 2011, à l'initiative de l'IRMC et du Laboratoire du changement social de l'Université d'Alger, une vingtaine d'enseignants-chercheurs, de jeunes doctorants et de professionnels du monde de l'éducation afin de confronter grilles de lecture et réalités de terrain. Plusieurs points forts ont émergé :

- le caractère pluridisciplinaire des approches retenues, les perspectives démographiques, sociologiques, anthropologiques ou historiques apportant chacune leur pierre à l'édifice ;

- la triangulation des sources et des outils (corpus statistique, questionnaires, entretiens, observations *in situ*), les paradigmes évoqués se référant à la mobilisation des ressources, aux analyses en termes de don et de contre-don ou, dans une visée plus critique, aux concepts de domination ou de légitimation ;

- des préoccupations d'ordre méthodologique (appréhension et mesure des types de délits, fiabilité des données recueillies dans le cadre de la problématique du *dark number*) et définitionnel (qu'entend-on précisément par violence, incivilités... ?)

- le souci de développer, dans une optique toquevillienne, une démarche comparative prenant appui sur diverses études de cas ayant trait à la Tunisie, à



© Quotidien national d'information, 21 Février 2010.

l'Algérie, à la Mauritanie, à la Libye ou à la France (Nord-Pas-de-Calais, Alsace).

Le programme de la manifestation était structuré en quatre grandes parties. Dans un premier temps, étaient proposés des éléments de cadrage portant sur la caractérisation des échanges et des face-à-face dans les cours de récréation, conçues comme espaces de jeu et d'opportunités (Tayeb Kennouche), sur la prise en considération de différents registres (physique, psychologique, verbal, symbolique) et de tout ce qui renvoie au subjectif, au ressenti ou à l'intentionnel (Hayet Moussa), ou bien encore sur le décryptage des spécificités socioculturelles (Mohamed Ahbiel) ou de la réception médiatique (Kenza Dali).

Après cet éclairage, place aux pratiques et aux représentations qui les sous-tendent. Les effets maître, classe et établissement occupent

ici une place centrale, de même que les mécanismes de sélection ou d'orientation, lesquels peuvent conduire à la construction de l'échec scolaire et à la réactivité des élèves, ces derniers s'efforçant de sauvegarder leur estime de soi, de nier dévalorisation et déclassement en renversant les stigmates dont ils sont porteurs (Dorra Mahfoudh). La perception de l'équité, est-il souligné, apparaît centrale. On retrouve dès lors les débats classiques autour des inégalités ou des injustices, certains privilégiant les références à la « galère », à la « frustration » ou aux « cultures sur macadam », d'autres témoignant de leur intérêt pour les travaux de Pierre Bourdieu, de Christian Bachmann ou de François Dubet, sans oublier les contributions de Amartya Sen, de John Rawls ou de Charles Taylor.

Troisième moment clé : l'examen du rapport à l'autorité, celle-ci impliquant respect et vivre ensemble à travers un jeu de consentements réciproques qui passe par la constitution d'attentes morales conjointes et par la transmission de savoirs reconnus (Bernard Jolibert). La « socialisation des jeunes générations », pour reprendre une expression qu'aimaient à employer Emile Durkheim ou Ferdinand Buisson, n'est pourtant pas chose aisée car on assiste de plus en plus à un « relâchement des valeurs », à un « affaiblissement des normes » ou à un « effacement de la mémoire familiale » (Nourredine Hakiki), les enquêtes réalisées par Saïd Ghedir dans le Constantinois et par